

Bernard HOURCADE

Monde Iranien

(CNRS, Sorbonne Nouvelle, INaLCO, EPHE)

D'où viennent les Téhéranais ? Deux siècles de migrations vers Téhéran

Comme tous les habitants des grandes métropoles, les Téhéranais ont souvent une double identité : face aux habitants des autres régions et villes d'Iran ou de l'étranger, ils se présentent comme Téhéranais, et s'identifient à la capitale nationale avec toute la profondeur historique et culturelle de l'héritage iranien ; face aux autres Téhéranais, chacun avance par contre une identité régionale, ses origines immédiates ou plus lointaines dans telle ou telle province. A ces deux composantes, s'ajoute souvent une dimension internationale : la conscience, en vivant dans la capitale, de participer, plus que les autres habitants du pays, à la vie culturelle et politique du monde.

Le cas de Téhéran est, comme toujours, un peu particulier,

car la jeunesse de cette ville comme capitale, depuis 1786¹, et surtout son développement rapide depuis la Seconde guerre mondiale, donnent une place, réelle ou imaginaire, aux migrations récentes ou en cours, qui sont souvent données comme très importantes. Un autre caractère spécifique de Téhéran est la place tenue par les populations azéries, turcophones, qui ont constitué la majeure partie des nouveaux Téhéranais depuis que la ville est capitale des Qādjārs, faisant théoriquement de Téhéran la plus grande ville azérie du monde.

Depuis les années 1970, l'identité de Téhéran a profondément changé. Les migrants viennent désormais de toutes les régions du pays, la capitale étend ses nouveaux quartiers sur des dizaines de kilomètres. Téhéran est devenu une métropole. Les "vieux Téhéranais" ne reconnaissent plus leur ville désormais entourée d'une vaste banlieue où vivent un quart des habitants de la métropole. Après la Révolution islamique, on a parlé de "raz de marée" de migrants vers le sud de la ville, de "ruralisation" de la capitale, on a même envisagé de reconstruire Téhéran ailleurs, pour mieux éviter des migrations incontrôlées. La multiplication, depuis la fin des années 1990, d'ouvrages de photos et d'histoire sur le Téhéran de jadis, celui des années 1870-1930, confirme le nouveau besoin des habitants de Téhéran de trouver ou d'inventer des racines, une identité culturelle et géographique : un besoin d'intégration. Mais qui sont les "Téhéranais" ? Un simple agglomérat de migrants ? L'analyse des recensements² permet de faire le point sur les faits, et de

1. Sur l'histoire de Téhéran, on lira Ch. Adle, et B. Hourcade, *Téhéran capitale bicentenaire*, Paris-Téhéran, IFRI, 1992, 376 p. (Bibliothèque Iranienne 38). Traduction en persan par M.-H. Papoli-Yazdi et Mohsen Habibi : *Tehrān, pāy-e takht-e devīst sāle*, Téhéran, IFRI/TETCO, 1375/1997, 575 p.

2. Les sources de cette étude sont principalement les recensements généraux de la population effectués tous les dix ans, depuis 1956 (1335) par le Centre de Statistiques d'Iran. Elles ont été élaborées, analysées et cartographiées dans le cadre de la réalisation d'un *Atlas de Téhéran* →

confronter l'analyse des faits historiques, géographiques et statistiques, aux sentiments d'inquiétude, de crainte ou de fierté que peuvent éprouver les habitants de la capitale iranienne face au développement d'une métropole qu'ils ne reconnaissent plus.

1. Les Téhéranais de "souche" : Tāt et Azéris.

Téhéran est une ville de piémont, ce qui implique, dans le système géographique iranien, que ses habitants sont originaires à la fois des plaines – la région de Rey et Varāmīn – et des montagnes – l'Alborz de Shemirān. Les données archéologiques, historiques et linguistiques rapportées par Hōseyñ Karīmān, Manučehr Sotūdeh ou Chahriyar Adle³ confirment que la ville a été construite entre deux territoires très anciennement habités, situés respectivement sur le haut du piémont, à Tajrish et en bordure du désert, où passaient les routes caravanières, à Rey. Les vallées de montagne de Rudbār-e Qosrān, Lavāsān, Lārijān, étaient les *yeylāq*-s de Rey et donc de Téhéran. Cette bipolarité nord-sud, Shemirān/Rey, de Téhéran est donc constitutive de la ville originelle, c'est la référence socio-spatiale de base des vieux habitants de la ville. Les premiers habitants de Téhéran, lorsque la ville fut entourée de murailles sous Chah Ṭahmāsp, en 1554, appartenaient donc à cette population irano-persane de vieille

←
métropole réalisé par le Centre d'informations géographiques de Téhéran (Municipalité de Téhéran) et Monde iranien (CNRS, Sorbonne Nouvelle, INaLCO, EPHE), sous la direction de Seyyed Mohsen Habibi et Bernard Hourcade, avec le concours de Masserat Amir-Ebrahimi et Shahriar Zarrin.

3. Les découvertes de peuplements préhistoriques au nord et au sud de la ville actuelle confirment l'existence d'un peuplement indigène : Téhéran n'est pas une ville sans passé (Adle, Ch. « Téhéran avant les murailles » in Ch. Adle et B. Hourcade, *op. cit.*). Les principales études sur l'origine de Téhéran ont été rédigées par H. Karīmān : *Rey-e bāstān*, Tehran, 1345-49, 2 vol. ; *Tehrān dar gozash-te va hāl*, Tehran, 2335 shāh/1976 ; et 'A. Javāher-Kalām, *Tārikh-e Tehrān*, 1325/1946 rééd. 1357/1978.

souche qui occupe le piémont sud de l'Alborz, entre la passe de Manjīl et le Khorāsān et qui parlent aujourd'hui le *tāti*, un dialecte persan archaïque comprenant de nombreux emprunts aux langues caspiennes de l'Alborz central.

Sous les Safavides, les Afshārs et les Zands, de nombreuses populations nomades, turques, kurdes, lors, furent déportées dans la région de Téhéran, entre Qazvin et Semnān, où elles se trouvent toujours⁴. Les troupeaux migraient entre montagne et plaine, mais les chefs de famille, les khāns, avaient une maison à Téhéran. Cette ville, où le chah avait une résidence, était un lieu prestigieux : pour les tribus qādjāres qui migraient entre la plaine de Gorgān et les montagnes de Firuzkuh, Téhéran était la ville de référence, la porte d'entrée vers l'Erāq-e 'ajam, vers le plateau iranien. Les campagnes et montagnes autour de Téhéran appartenaient en majorité à des khāns, souvent imposés par le chah aux populations locales. Quand Majnun Khān-e Pāzūkī prend le contrôle de la ville le 2 septembre 1785 (27 shavvāl 1200 hl), à la tête des forces d'Aghā Moḥammad Qādjār, il entre dans une ville qu'il connaissait bien⁵. La présence dans Téhéran de cette élite venue d'autres provinces, ou ayant une autre culture, est donc ancienne. Contrairement à des villes bien organisées et contrôlées par une bourgeoisie locale forte, liée à une industrie (tapis) ou au commerce, comme Kāshān, Tabriz ou Yazd, Téhéran a donc été, dans les trois siècles qui ont précédé son accession au rang de capitale, dès son origine, une ville carrefour, mais sans rôle central, effacée mais complexe. La ville n'avait alors que 10 à 20 000 habitants.

L'identité de la Téhéran moderne commence avec la dynastie Qādjāre. Cette famille turcophone qui a souvent guerroyé et séjourné en Azerbāyjān, avait fait de Tabriz le fief

4. Sur les nomades de la région de Téhéran voir l'article « Anti-Alborz », *Encyclopaedia Iranica*.

5. Un *dehestān* de la plaine de Varāmīn (Behnām-e Pāzūkī) porte le nom de cette tribu.

du prince héritier. En accédant au trône, chaque nouveau souverain venait donc à Téhéran avec sa famille, son harem, ses soldats, son administration, ses domestiques, sa cour, ses amis, ses proches, qui avaient chacun toute une maisonnée. Téhéran devint ainsi une sorte d'annexe de Tabriz qui était alors la ville la plus moderne du pays, ouverte sur les empires ottoman et russe. Cette relation politique et culturelle entre les deux villes devint donc démographique, provoquant vers la capitale un courant de migrations intense et continu qui est à l'origine de la création du Téhéran moderne.

Les élites du pays, et donc de Téhéran, furent ainsi, en grande majorité, des Turcs azéris : cour, administration, armée, commerce, clergé, et plus tard universités ou entreprises. Les familles composant la suite des princes et notables devinrent épiciers, artisans, employés des administrations. Il n'existe pas d'étude systématique sur cette migration "exclusive", mais tous les indices laissent à penser que, jusque dans les années 1930, au moins les trois quarts des migrants venant des provinces vers Téhéran étaient azéris⁶. On peut donc estimer que la moitié de la population de Téhéran est d'origine ou de descendance azérie, mais cette migration étant constitutive de la création même de la ville, de la capitale qui n'a commencé à se développer rapidement que dans les années 1930. Cette capitale des Tāt, des notables de la cour et des Azeris va changer après la Seconde guerre mondiale. Aux "Téhéranais de souche" vont s'ajouter de nouveaux migrants d'origine plus diverse.

2. Les migrations vers Téhéran : ni massives, ni rurales.

La population de Téhéran⁷ est passée de moins de 200 000 habitants en 1900 à 10,3 millions lors du recensement de

6. En 1958, cela est confirmé par Xavier de Planhol qui prend pour exemple les employés de l'Institut Pasteur et du Centre culturel français « Téhéran : de la ville islamique à la métropole contemporaine. » in : *Recherches sur la géographie humaine en Iran septentrional*, Paris, CNRS, 1964, 78p.

7. Sauf indication contraire, « Téhéran » désigne la région urbaine de Téhéran, de Karaj à Varāmīn, de Tajrīsh à Robāt-Karīm. Pour plus de
→

1996 (6,8 millions pour la seule ville de Téhéran). Cette croissance a été beaucoup plus rapide que celle de l'ensemble de la population de l'Iran qui passait dans la même période de 9,8 à 60 millions. Téhéran regroupait 2% des Iraniens en 1900 contre 17% aujourd'hui, une proportion qui est d'ailleurs assez stable depuis le milieu des années 1970. Pour le XIX^e siècle on dispose de très peu d'informations, mais avec 20 000 habitants, peut-être moins, à l'avènement des Qādjārs, ou 70 000 dans les années 1870, la nouvelle capitale restait une petite ville.

Tableau 1. Evolution de la population de Téhéran aux XIX^e et XX^e siècles

Année	1800	1850	1900	1930	1956	1966	1976	1986	1996
Téhéran ville	20	50	200	750	1560	2719	4530	6042	6759
Banlieues	7	8	15	38	80	187	597	1618	3584
Région urbaine	27	58	215	788	1640	2906	5127	7660	10343
Taux de croissance par an (%)		1,5	3,4	4	4,6	5,9	5,8	4,1	3
Croissance par an (000)			0,62	3,1	11,5	32,8	126,6	222,1	253,3
Nombre de migrants par an		0	1,2	3,8	10,7	24,9	52,9	47,5	35,6

Population en milliers.

Source : 1800-1930 : estimations selon sources diverses. 1956-1996 : recensement du Centre de statistiques d'Iran.

Le Centre de statistiques d'Iran compte comme migrant les personnes qui ont changé de lieu de résidence dans les 10 dernières années.

La croissance naturelle étant globalement comparable à Téhéran et dans le reste du pays, la croissance de la ville a

←
détails sur le développement de la capitale et de sa région, voir le site Internet du Centre d'informations géographiques de la municipalité de Téhéran : <http://www.tgic.org/atlas>.

donc été le fait des migrations, qui ont contribué à 20-30% de l'augmentation totale de la population de la ville. Le nombre de migrants arrivant chaque année est difficilement comparable d'une période à l'autre car elle dépend d'abord de la population totale du pays, mais on peut retenir que depuis les années 1970, la région de Téhéran s'accroît de 250 000 personnes dont entre 30 000 et 50 000 par migration.

L'attraction de la capitale a commencé après les années 1850, et ensuite après la destruction des anciennes murailles et la construction des nouveaux remparts, durant la dernière partie du règne de Nāseroddīn Chāh. Après la stagnation du début du XX^{ème} siècle, un flux migratoire intense accompagne, dans les années 1930, la restructuration de la ville et de sa modernisation sous Reżā Chah, puis dans les années 1970, avec l'expansion liée à l'augmentation des prix du pétrole et au développement accéléré du pays dans la décennie qui a précédé la Révolution islamique, lorsque Téhéran est devenu une métropole internationale. Au début des années 1980, un nouvel afflux de migrants a été provoqué par la Guerre Irak-Iran qui a contraint de nombreux habitants du *Khuzestān* et des provinces de l'Iran occidental, notamment les employés des entreprises pétrolières, à se réfugier dans la capitale.

Tableau 2. Solde migratoire de la province de Téhéran (1976-1996)

	1976-1986	1986-1996	Evolution
Entrants (1000)	742	837	+12%
Sortants (1000)	266	487	+83%
Solde (1000)	476	350	-27%
Sortants en % des entrants	35,8	58,2	
Solde migratoire en % de la population totale	5,5	3,1	
Immigrants en % de la population totale	8,4	8,1	
Part de Téhéran dans le solde migratoire national	62,2	71,2	

(Nombre de migrants en milliers).

On retient surtout le nombre toujours plus élevé de personnes arrivant à Téhéran en oubliant que ceux qui partent sont en augmentation encore plus rapide (Tableau 2). Malgré cette baisse sensible, et contrairement à la plupart des autres provinces, le solde migratoire de Téhéran reste très positif⁸ : entre 1986 à 1996, 35 000 personnes nouvelles par an se sont établies dans la province de Téhéran, contre 48 000 par an en moyenne pendant la décennie précédente. Cette baisse montre combien les Iraniens se déplacent plus que jadis d'une province à l'autre, vers les diverses villes du pays qui connaissent depuis trois décennies un développement très rapide, et moins vers Téhéran qui a reçu 39,6% des migrants de tout le pays entre 1976 et 1986, mais seulement 28,5% la décennie suivante.

Cette baisse de la place de Téhéran est cependant trompeuse. En effet, contrairement aux autres villes qui sont souvent des étapes intermédiaires dans un processus migratoire, la province de Téhéran est celle qui conserve le plus ses immigrants : entre 1976 et 1986, une population égale à seulement 35,8% des entrants a quitté Téhéran, et 58,2% la décennie suivante qui est marquée par une très forte hausse de la mobilité des populations en Iran. Ces valeurs sont dans les deux cas les plus positives du pays (excepté Qom en 1986-1996). Cette aptitude à garder les migrants donne à Téhéran une place tout à fait exceptionnelle et même écrasante, comme destination finale quasi unique des migrants, et c'est là le problème central des migrations vers la capitale iranienne⁹ qui recevait à elle seule 62,2% du solde migratoire positif de tout l'Iran en 1976-1986, et 71,2% la décennie suivante. Aujourd'hui, sur cent personnes qui changent de

8. Les seules provinces ayant un solde positif entre 1986 et 1996 étaient Téhéran – notamment Qom, qui forme une nouvelle province –, Khuzistān, Ispahan, Hamadān, Hormozgān, Yazd.

9. En 1986-1996, les autres provinces ayant un solde migratoire (légèrement) positif sont le Khuzistān, Ispahān, Hamadān, Hormozgān et Yazd.

province en Iran, environ 60 à 70 s'établissent dans la région de Téhéran¹⁰.

Une double lecture doit donc être faite sur ces données : d'une part les migrations ne représentent qu'une faible part, en diminution, de la population totale de la métropole, et d'autre part, la capitale continue d'exercer une attraction exceptionnellement forte sur toutes les régions du pays. Depuis les années 1975, les capitales régionales et des villes des régions périphériques connaissent un développement bien plus rapide, en proportion, que celui de Téhéran¹¹ mais cette croissance est surtout liée à l'afflux de populations venant des régions proches, souvent de la même province, et non pas d'autres régions d'Iran.

La part de la population migrante (arrivée depuis moins de dix ans) dans la population totale d'une ville ou d'un *dehestān*, constitue un bon indicateur des bouleversements démographiques et culturels récents. Pour l'ensemble de la région, le taux est de 18%, mais les variations d'une ville à l'autre sont grandes. Certains *dehestān*-s ruraux, faiblement peuplés sont bouleversés par la proximité toujours de la capitale, car plus de la moitié de la population est composée de migrants (62% dans la ville d'Akbar-Abād), la proportion tombe à 30,6% à Karaj, 21,2% à Eslāms̄hahr, seulement 7,7% pour la ville de Téhéran. Seules les vallées de l'Alborz, de Tāleghān à Firūzkūh, restent à l'écart de ces mouvements migratoires, elle sont par contre transformées par les

10. Ces valeurs sont approximatives car la province de Téhéran a changé de limites. En 1986, elle comprenait le *shahrestān* de Qom, mais pas celui de Qazvin, alors qu'en 1996, elle incluait Qazvin (devenu plus tard province) mais plus Qom. La région métropolitaine qui est étudiée ici comprend la province (*ostān*) de 1996 moins le *shahrestān* de Qazvin devenu province en 2000. Cependant, le poids démographique de la ville de Téhéran est tel que les chiffres donnent une très bonne approximation de la réalité.

11. Cette analyse est développée dans B. Hourcade, H. Mazurek, M. Papoli-Yazdi, et M. Tāleghānī, *Atlas d'Iran*. Paris, Documentation Française, 1998.

migrations touristiques et saisonnières. A l'intérieur de la ville de Téhéran, les différences sont bien sûr grandes entre les quartiers : la proportion de migrants est forte dans les quartiers industriels de l'ouest (Iran-Khodrow : 21,5% de migrants dans la population totale) mais aussi dans les quartiers de classes moyennes comme Youssof-Abād (20,3%) ou Vanak (16,8%) où s'installent les classes moyennes venues de province.

Contrairement à des idées largement répandues, les migrants venant d'autres provinces ne sont pas des ruraux mais des citadins : entre 1976 et 1986, 69,5% d'entre eux venaient d'une autre ville et 80,8% la décennie suivante (89,8% à Karaj, 80,8% pour la ville de Téhéran). Même à Akbar-Abād, nouvelle ville populaire située près d'Eslāms̄hahr et qui a la réputation d'être d'une ville « paysanne », 72,6% des migrants arrivés en 1986-1996 étaient d'origine citadine. Certes, 59% des migrants vers cette banlieue et venant d'autres provinces étaient des ruraux, mais cette population venue de l'extérieur ne représentait que 39% du total des nouveaux venus. La métropole téhéranaise n'est donc pas en voie de "ruralisation", au contraire, puisque les migrations vers la capitale sont le fait d'une "élite", et constituent souvent une seconde étape dans le processus migratoire, après que les villageois ont d'abord migré et séjourné dans les villes de leur province. La majorité des migrants sont des hommes, mais le *sexe ratio* n'est que de 109 pour 100 femmes, ce qui confirme que Téhéran est une destination familiale, définitive.

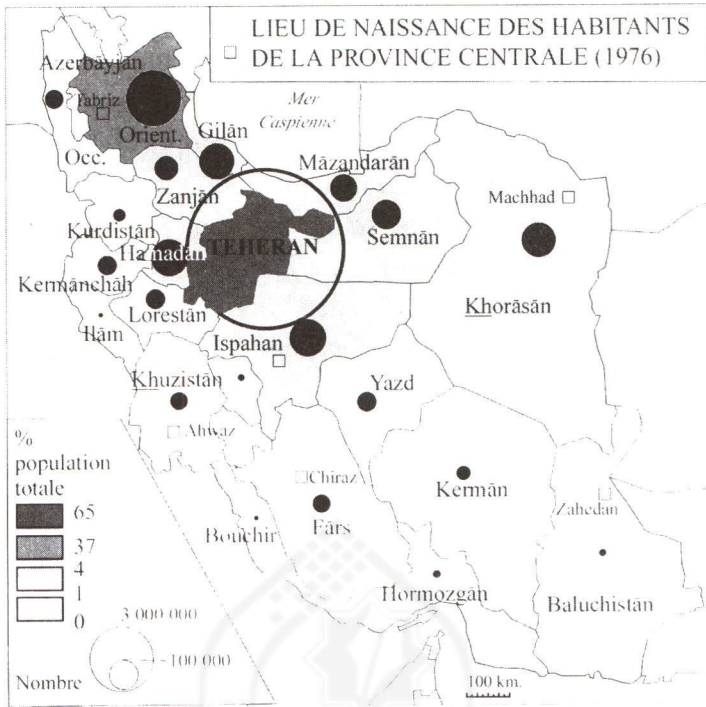
Grâce aux migrations, la région urbaine de Téhéran se diversifie ; elle ne constitue plus un bloc homogène où l'on ne distinguerait que les quartiers nord et sud de Téhéran et les banlieues. Même les zones rurales de la région urbaine sont de plus en plus "urbanisées" par l'afflux de migrants pauvres qui trouvent là de meilleures conditions de vie que dans les "villes" ; quant aux villes de banlieue, elles se dé-

veloppent vite grâce aux migrations qui concernent de moins en moins la seule ville de Téhéran, et tiennent une place nouvelle dans la métropole. En effet, les migrants venant d'autres provinces s'installent, toutes proportions gardées, moins dans la ville de Téhéran (65,3% de la population totale de la région urbaine, mais seulement 56,4% des migrants provinciaux arrivés entre 1986 et 1996) que vers Karaj (9,1% de la population pour 10,2% des migrants), et surtout les autres villes et villages de la banlieue (25,4% des habitants, 37,4% des migrants).

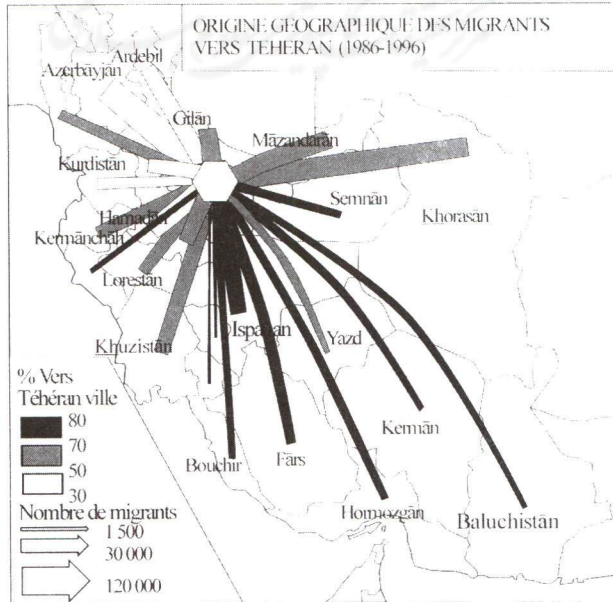
3. L'origine géographique des migrants : de l'Azerbāyjān à Téhéran

Les données du recensement de 1375/1996 sur la province de naissance des habitants de la province de Téhéran venaient des provinces du nord du pays, proches de la capitale (Tableau 3, Carte 1). Les provinces turcophones fournissaient, selon la tradition, les plus forts contingents de migrants : 12,9% du total des habitants de la province de Téhéran étaient nées dans les provinces à majorité azérie d'Azerbāyjān oriental et de Zanjān¹². Venaient ensuite les provinces à grande majorité persanophones du centre et du nord du pays (12,9% : Ispahan, Khorāsān, Semnān, Yazd), puis les provinces caspiennes avec 5,1%. Cette diversité géographique ne doit cependant pas cacher le fait principal, c'est-à-dire que 65% des habitants de Téhéran sont nés sur place. C'est là une proportion très élevée pour une grande métropole, et cela confirme que le niveau des migrations vers la capitale est relativement modeste.

12. Ces deux provinces ne sont pas uniquement peuplées par des Iraniens de langue maternelle turque azérie, mais ce regroupement permet d'avoir une assez bonne approximation de cette réalité culturelle. La province d'Azerbāyjān oriental a plus tard été divisée en deux avec pour capitales Tabrīz et Ardebīl.



Carte n° 1



Carte n° 2

Tableau 3. Origine géographique des migrants vers la province de Téhéran (1976 - 1996)

Lieu de l'naissance de la population de Téhéran en 1976		Origine des migrants en 1996			
A	B			Evolution 1986-1996	% 1996
**				**	**
23,2	65,0	Téhéran	Téhéran		
	8,1	Azerbāyjān - orient.	Khorāsān	2,1	8,6
9,8	3,4	Hamadān	Hamadān	2,1	8,4
9,8	3,4	Ispahan	Māzandarān	1,7	7,8
9,0	3,2	Gīlān	Kermānchāh	1,3	4,2
8,5	3,0	Khorāsān	Lorestān	1,2	3,7
6,2	2,2	Semnān	Hormozgān	1,0	1,5
5,3	1,9	Māzandarān	Bouchir	0,7	1,0
4,1	1,4	Zanjān	Kurdistan	0,6	2,6
2,8	1,0	Lorestān	Fārs	0,4	2,6
2,8	1,0	Yazd	Baluchistān	0,4	0,9
2,7	0,9	Kermānchāh	Kermān	0,3	1,3
2,5	0,9	Azerb. occ.	Yazd	0,3	1,1
2,4	0,8	Fārs	Ispahan	0,2	6,0
2,3	0,8	Khuzistān	Ilām	0,1	0,7
1,5	0,5	Kermān	Kohgiluyeh	0,1	0,2
1,1	0,4	Kurdistan	Semnān	0	1,7
0,4	0,1	Hormozgān	Bakhtyārī	0	0,3
0,4	0,1	Bouchir	Gīlān	0,1	7,5
0,3	0,1	Baluchistān	Azerbāyjān-occ.	0,5	2,7
**	**	Markazī	Markazī	0,7	5,7
0,1	0,1	Bakhtyārī	Zanjān	1,1	5,4
0,1	0	Kohgiluyeh	Khuzestān	4,4	4,6
0	0	Ilām	Azerbāyjān-orient.	5,7	21,6

A : % de la population née **hors** de la province de Téhéran ; B : % de la population **totale** de la province.

Les provinces sont classées par ordre décroissant de population née dans chaque province en 1975 (colonnes de gauche) et selon la différence, positive ou négative, entre la

part des migrants venus de chaque province entre 1986-1996 et 1976-1986.

La province centrale (Markazī, capitale Arāk) était intégrée à celle de Téhéran en 1976. Pour 1996, on a reconstitué la population des provinces de Téhéran, Zanjān et Azerbāyjān oriental sur le découpage administratif de 1986 pour pouvoir effectuer les comparaisons.

Cette situation semble en cours d'évolution. La carte 2 montre la nouvelle diversification de l'origine des migrants entre 1986 et 1996, un fait qui est souligné par la seconde partie du Tableau 3 et la carte 3 qui montrent la différence entre la part de chaque province en 1986 et 1996. On constate ainsi, que l'Azerbāyjān oriental ou Zanjān sont en recul significatif, tandis que de nouvelles provinces envoient désormais un plus grand nombre de migrants vers la capitale. Parmi les provinces "montantes" on note toujours les régions proches, notamment Hamadān, qui a toujours vécu en étroite relation avec la capitale, le Māzandarān ou le Khorāsān, mais aussi les régions kurdophones et surtout les provinces éloignées et du sud du pays, Lorestān, Hormozgān ou Bouchir, qui démontrent, par ces migrations, leur nouvelle place dans la dynamique nationale, même si elles sont faiblement peuplées¹³. De grandes inégalités subsistent, mais, désormais chaque communauté culturelle, ethnique ou géographique faisant la richesse et l'identité iranienne, joue également son rôle dans la capitale. Aujourd'hui, les Téhéranais viennent de partout. La métropole téhéranaise est plus représentative que par le passé de la diversité géographique et culturelle du pays.

Par contre, Téhéran n'est pas une grande métropole cosmopolite. La population étrangère y est peu nombreuse. En 1976, seulement 1,7% de la population de Téhéran (5,5% des migrants) était née à l'étranger¹⁴. Après 1979, contrairement

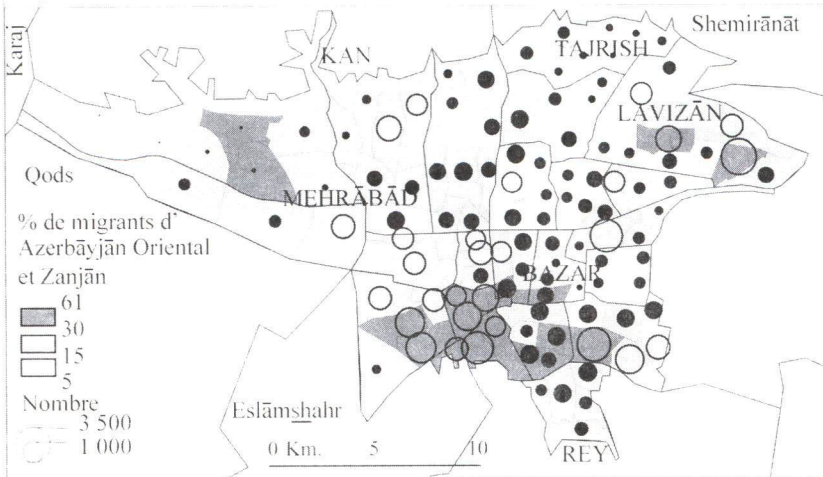
13. Le cas du Khuzistān est particulier en raison de la guerre qui a provoqué un afflux de réfugiés recensés en 1986 ; cette province a repris ensuite une place plus modeste, mais toujours parmi les plus élevées.

14. Les diplomates et les travailleurs étrangers n'ayant pas douze mois consécutifs de résidence ne sont pas comptabilisés dans les recensements.



Carte n° 3

Migrants d'Azerbāyjān Oriental et Zanjān à Téhéran (1986-1996, par *nāhiyeh*)



Carte n° 4

aux expatriés américains, européens, japonais, philippins ou coréens nombreux dans les années 1970, mais mal recensés, les réfugiés afghans se sont installés en nombre et de façon durable en *Khorāsān* et *Baluchistān*, mais aussi à Téhéran, ce qui explique qu'en 1986, 10% des nouveaux migrants venaient de l'étranger, puis seulement 3,7% en 1996, le retour des Iraniens revenus d'Europe ou des Etats-Unis restant, en effet, un fait marginal sur le plan démographique.

La carte 4 indique l'origine des migrants ainsi que la part de ceux qui vont vers la ville de Téhéran, et non pas Karaj ou les autres zones de banlieue. On constate qu'entre 1986 et 1996, les personnes venues des "nouvelles" provinces de migration comme le *Fārs*, *Bouchir* ou *Kermān*, se sont établies à plus de 70% dans la ville de Téhéran, alors que celles qui viennent des "anciennes" provinces de migration comme l'*Azerbayjān* oriental, *Zanjān* ou *Hamadān* vont surtout vers les banlieues. Cela traduit bien la différence sociologique qui existe entre les migrants traditionnels dont les déplacements touchent la masse de la population cherchant à quitter les conditions locales difficiles, alors que dans les autres provinces, il s'agit d'une migration à plus longue distance, et qui concerne plutôt les élites locales ou les classes moyennes à la recherche d'une promotion économique, mais aussi sociale, à Téhéran. L'étude détaillée de la situation et de l'évolution de chaque province montrerait des éléments souvent très significatifs de sa situation interne et de son rapport à la capitale. On se limitera ici à trois ensembles représentatifs.

4. Où vont, où vivent, les nouveaux migrants ?

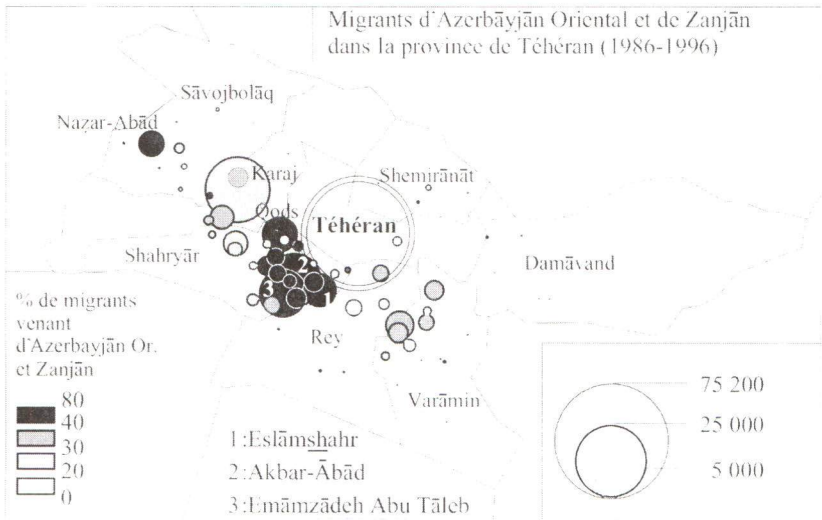
L'*Azerbayjān* oriental, capitale *Tabrīz*, fournissait à lui seul en 1996, 21,6% des migrants venant d'autres provinces¹⁵. Cette importance s'explique d'abord par l'ancienneté de cette

15. Cette province a été divisée en deux (voir n° 12) Entre 1986 et 1996, l'*ostān* d'*Azerbayjān*-oriental a envoyé 119 500 personnes vers la métropole téhéranaise (15,2% du total) et celui d'*Ardebīl* 49 600 (11,4% du total).

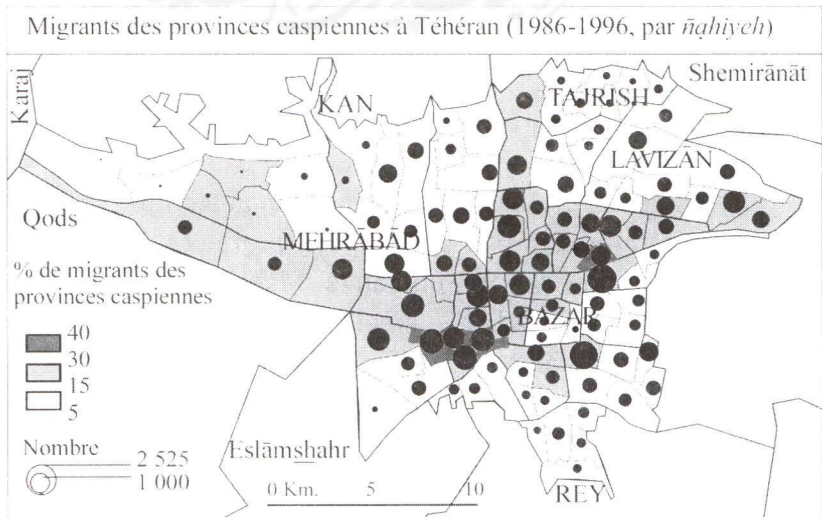
migration qui permet aux nouveaux de bénéficier à leur arrivée du soutien moral et matériel de parents déjà installés ; une autre raison tient au simple fait que ces provinces de l'ouest du pays sont densément peuplées, peu industrialisées et souvent pauvres, ce qui pousse à la migration. Entre 1986 et 1996, les migrants venant d'Azerbāyjān oriental, Ardebīl et Zanjān étaient 23,4% du total des migrants interprovinciaux, une proportion qui n'est pas excessive si on prend en compte le fait qu'au moins 20% de la population iranienne est azérie¹⁶. Cette population est installée dans tous les quartiers de la ville de Téhéran (carte 4), car elle n'est pas étrangère à la ville, mais fait partie de son identité de base, elle est composée de personnes de tous niveaux sociaux, avec cependant une proportion élevée d'origine populaire et rurale. Ceux-ci s'établissent surtout dans le sud-ouest de Téhéran, (Carrefour Azeri /Seh rāh-e āzarī) ainsi que dans les nouvelles villes populaires de la banlieue sud. Les Azéris ne représentaient en 1996 que 15,5% des migrants établis dans la ville de Téhéran, contre 29,4% à Karaj, 37,6% à Qarčak, 42,1% à Eslāms̄hahr et 80,1 % à Akbar-Abād qui est devenu un « petit Tabrīz » (Carte 5).

Les Gilakis et Mazandaranaï étaient 15,3% des migrants en 1996. Cette migration, comme celle des Azéris, est ancienne et liée à la création de la capitale à la fin du XVIII^e siècle. Les Qād̄jārs, comme ensuite les Pahlavis, étaient, en effet, originaires du Māzandarān, ce qui a facilité les mouvements migratoires ; par ailleurs, la première vraie route carrossable d'Iran reliant Téhéran à Manjīl puis à Rašht à partir du milieu du XIX^{ème} siècle, a facilité, très tôt, les relations commerciales avec les provinces caspiennes et l'installation à Téhéran de commerçants et notables du Gīlān. Dans la capitale, ils ont d'abord résidé en nombre au point

16. Un dénombrement par sondage effectué par le Bureau de l'État civil en 1993 sur les langues maternelles donnait : persan 46%, turc azéri 21%, kurde 10%, lorī 9%, caspien 7%, arabe 3,5%, baloutche 2,7%...



Carte n° 5



Carte n° 6

d'arriver des caravanes puis des bus venant de Rasht ou d'Amol, à l'ouest de la place Gomrok et à l'est de la place Imam Hosseyn, avant de s'établir dans tout le centre et le centre nord de la ville, quartiers de classes moyennes (carte 6). Il ne faut pas oublier que les « Caspiens » comptent parmi les « Téhéranais de souche », puisque le dialecte tāti de Shemirān est proche du māzandarānī, et que l'on parle gīlakī et māzandarānī dans les villages de l'Alborz central (Ṭaleghān, Rudbār-e Qosrān, Damāvand, Firūzkūh) qui étaient les *yeylāq*-s de Sārī, Amol, Nūr, Chālus [Čālus] ou Rasht, avant d'être le lieu d'estivage des Téhéranais.

Les Kurdes sont de nouveaux venus dans la région de Téhéran. Dans les années 1970, ils ont commencé à venir travailler à Téhéran, en hiver, comme ouvriers dans les nombreux chantiers de construction avant de rentrer chez eux en été pour les travaux des champs. A ce courant saisonnier devenu permanent, se sont surajoutés les réfugiés fuyant la guerre Irak-Iran et les conflits armés qui ont bouleversé les provinces occidentales de l'Iran. Les migrants venant des provinces à majorité de kurdophones (Kurdistan, Kermānshāhān, Ilām) étaient 9,3% des migrants arrivés entre 1986 et 1996. Plus de la moitié (52%, soit 42 000 personnes) se sont établis dans la ville de Téhéran un autre groupe important (13%) à Karaj, les autres étant dispersés, surtout dans l'ouest de la région métropolitaine.

La grande majorité des nouveaux Téhéranais (34,5%) sont enfin les populations venant des grandes villes et provinces du plateau central, Ispahan, Khorāsān, Hamadān, Qom, Arāk, Semnān, Yazd, Kermān. Leur répartition dans la région urbaine est peu contrastée et peu spécifique.

En fait la plupart des Téhéranais viennent de Téhéran, puisqu'en 1996, 92,2% n'étaient pas des migrants venus d'autres provinces, mais étaient nés ou habitaient dans la capitale. Par contre, les migrations internes à la province sont de plus en plus importantes et jouent un rôle central dans la construction de la région métropolitaine. Entre 1986 et 1996, la part des migrants venus d'autres provinces est tombée de

56,1 à 43,4%, tandis que les migrations internes à la région métropolitaine (internes à la province de Téhéran) se sont accrues de façon spectaculaire, passant de 33,9 à 52,9% du total des migrants (Tableau 4).

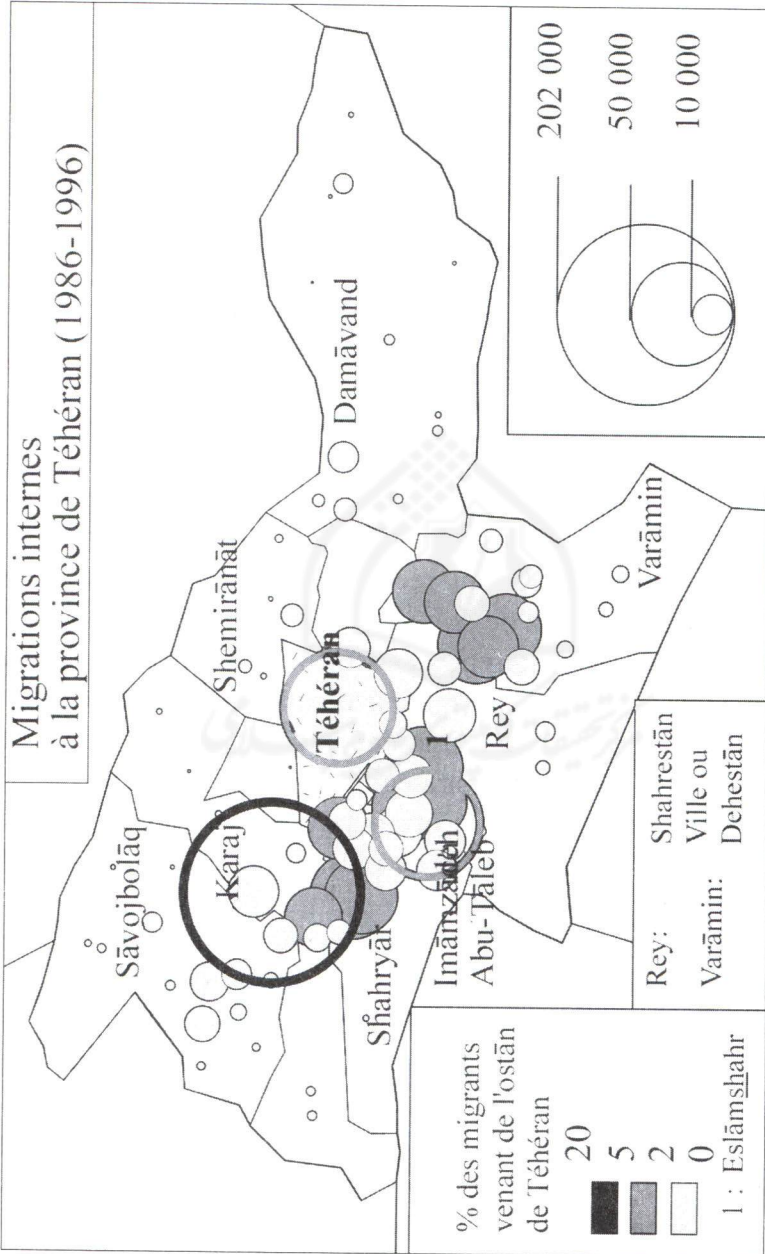
Tableau 4. Origine des migrants recensés à Téhéran

(% de la population migrante)

Origine des migrants	1986	1996
Interne à la région urbaine	33,9	52,9
Interne à la région urbaine	33,9	52,9
Étranger	10,0	3,7

Les Téhéranais restent donc dans leur région urbaine, les migrants s'y intègrent, deviennent de "vrais" Téhéranais (Carte 7). S'ils changent de résidence, c'est à l'intérieur de la zone métropolitaine qui offre désormais une grande variété de paysages, d'environnements, de conditions matérielles adaptées aux ambitions et possibilités de chacun. Les changements de résidence à l'intérieur des 22 arrondissements de Téhéran sont moins fréquents que vers les banlieues populaires du sud (Eslāms̄ahr, Akbar-Abād) ou plus aisées de l'ouest (Karaj), désormais accessibles par un réseau ferré intra-urbain. Dans ces villes et régions rurales ou pseudo-rurales de banlieue¹⁷ la majorité de nouveaux habitants viennent de Téhéran ou d'autres villes et villages proches. La seule exception est d'importance, puisqu'il s'agit de la ville de Téhéran dont l'immense majorité des migrants (85,3%) vient des autres provinces d'Iran. Les banlieusards ne vont pas résider à

17. Les « villages » de la région de Téhéran ont parfois plusieurs milliers d'habitants, mais n'ont pas le statut administratif de « ville ». Dans une région urbaine comme celle de Téhéran, du point de vue social et géographique, ces notions de « rural » et « urbain » n'ont plus grande importance.



Téhéran, alors que la population des quartiers centraux de Téhéran quitte la capitale pour la banlieue où les logements sont moins chers et où les services (éducation, santé, équipements collectifs) commencent à s'améliorer. Autant que des provinciaux, les banlieusards de Téhéran sont d'anciens Téhéranais. Cette situation pose un autre problème majeur et nouveau : celui des migrations "pendulaires" journalières entre la résidence et le lieu de travail.

Conclusion : Vers une métropole à l'image du pays.

Comme dans toutes les villes, et surtout les grandes métropoles, les migrations en provenance des provinces ont joué, et continuent de jouer, un rôle capital et spécifique dans le développement de Téhéran. L'héritage historique, la forte tradition de centralisme, mais aussi les effets sur les migrations du développement récent et rapide des métropoles régionales, sont autant de données qui déterminent l'évolution démographique et culturelle de la métropole iranienne : forte présence des migrants d'origine āzerbāyjānaise, renforcement de Téhéran comme but ultime des migrations et comme lieu de référence pour toute stratégie personnelle, familiale ou collective, quel que soit l'origine régionale des personnes concernées. Téhéran devient de plus en plus la vraie capitale des Iraniens.

Le développement des migrations internes et des mobilités quotidiennes favorise en outre un brassage de plus en plus grand qui a pour effet une recomposition des identités ethno-culturelles. Contrairement à certaines métropoles, celle de Téhéran n'est pas divisée en quartiers définis par une ethnie ou une province. D'autres facteurs, économiques, professionnels, personnels, jouent un rôle de plus en plus important. Le développement de cette mobilité interne à la métropole téhéranaise, montre que la capitale se reconstruit de l'intérieur, se diversifie, devient plus complexe, construit son nouveau territoire, sa nouvelle identité. C'est une métropole

et non plus une simple capitale. Chacun cherche et construit sa place dans cette ville, vaste, diverse et nouvelle. Les nouveaux Téhéranais viennent moins de Tabrīz, Ispahān, Hamadān ou Rasht que de Téhéran.

